

## REVUE DES REVUES

**Villes algériennes. *Villes en parallèle*. N° 36-37, 339 p., Université de Paris-Nanterre, décembre 2003**

Sous le titre générique de ‘Villes algériennes’, ce double numéro de la revue ‘Villes en *parallèle*’ semble pratiquement venir compléter le numéro 5 d’*Insaniyat*, paru en 1998. Il comporte 18 articles d’auteurs classés dans trois parties sous le titre de ‘Histoire et territoire’ (A. Hadjiedj, B. Boudiaf, J.J. Deluz, A. Lekehal, B. Benyoucef, S. Hammache), ‘Acteurs et enjeux de l’aménagement’ (F. Salhi, M. Saidouni, T. Souami, Z. Boumaza, B. Bénali & S. Hammache, N. Chabbi-Chemrouk & O. Menaouer) et ‘Espaces urbains’ (K. Anouche, M. Setti, A. Boudier, T. Beladis, F. Benidir, M. & Y. Foura).

Géographiquement, ce numéro s’intéresse principalement aux métropoles urbaines algériennes avec quatre textes sur Alger, deux sur Constantine, un sur Oran et un sur Annaba ; cette distribution semble tout de même porter préjudice aux autres strates de l’armature urbaine nationale parmi lesquelles une multitude de petites villes en expansion rapide ; toutefois, il traite de la seule ville nouvelle algérienne en cours d’achèvement. Au delà du contenu scientifique des articles proposés dont il faut informer les lecteurs, nous éviterons délibérément de développer les commentaires relatifs aux textes de ‘trituration’ de l’information statistique disponible, ensuite ceux reprenant les sources réglementaires, enfin ceux retraçant le progression de l’urbanisation au cours de l’histoire récente. En ce sens, notre intérêt portera sur les thèmes abordés et perçus comme pertinents dans la phase actuelle, traitant de réflexion ou de cas d’études précis comportant une certaine dose critique, dépassant à la fois des faits connus et remettant en cause bien des clichés entretenus, ici et ailleurs, sur bien des aspects de la vie actuelle des villes algériennes.

En ouverture, G. Burgel qui reprend un certain nombre d’observations et de phénomènes géographiques portant sur ‘*la déferlante de l’urbanisation contemporaine*’ en Mitidja, poursuit en relevant les logiques contradictoires et déséquilibrantes de la ville algérienne à travers ‘*l’urbanisme étatique centralisé, mais adepte de grand ensemble périphérique, la libéralisation de l’économie et de la société qui fait proliférer les lotissements spontanés des pauvres comme des riches*’. Dans les paysages urbains algériens, la forme de construction individuelle – dénommée trivialement ici ‘la maison de type immigré’ réservant le rez-de-chaussée aux locaux commerciaux et aux garages et le(s) étage(s)

supérieur(s) à la fonction résidentielle – s'impose pratiquement partout, en zone urbaine comme en zone rurale. L'étalement physique du bâti caractérisé par un sous-équipement périurbain généralisé crée certes des centralités périphériques, mais *'la centralité vraie reste ailleurs, dans les anciens quartiers européens'*. La discontinuité morphologique, remarquée dans toutes les agglomérations algériennes caractérisées par la démesure de la surface bâtie pose logiquement la question de *'la densification intelligente en ville qui est la clé du système'* (p. 12) ; ceci est aussi valable, selon l'auteur, en Ile-de-France en raison du manque de liens, entre le discours et la réalité dont les effets sont prégnants (dégâts de la tertiairisation des villes au détriment de la production industrielle, précarité, élargissement du fossé entre les populations riches et les populations pauvres, déficit démocratique...).

Le deuxième texte de J.J. Deluz mérite une lecture attentive dans la mesure où l'on peut constater une réflexion mêlée de pratiques professionnelles abouties de la part d'un acteur présent sur le terrain algérois depuis plus d'un demi-siècle. En définitive, son texte bien riche en idées mérite d'être lu, relu, voire ruminé, par tous ceux qui sont impliqués ou intéressés par la question du développement des villes algériennes ; toutefois, seules quelques idées seront livrées dans ce compte rendu. Par son expérience vécue à travers des années consacrées à l'urbanisme d'Alger, l'architecte-urbaniste Deluz, porteur d'une réflexion féconde affirme sans ambages que *'la ville se fait sur des idées'* (p. 51). Dans ce cheminement, il rend compte concrètement de son expérience lors de la conception du Projet urbain de Sidi Abdellah, ville nouvelle située à l'ouest d'Alger, en avouant à ce propos que *'j'ai trouvé réunies deux des trois conditions pour avoir quelques chances de réussite : d'abord une conjonction d'hommes de valeur et de décision, suffisamment passionnés pour balayer les obstacles ; ensuite l'outil de gestion, un établissement public avec un personnel pluridisciplinaire. La troisième condition reste un problème : c'est le support juridique et réglementaire de la politique foncière, qui n'est pas de moindre importance'* (p.57). Ce témoignage répond à l'attente de la recherche en exposant les conditions géographiques du site et la structuration urbanistique du bâti de la ville nouvelle de Sidi Abdellah voulue ouverte sur l'espace régional, et en décelant les contraintes existantes lors de la réalisation du programme d'habitat (propriété foncière, promoteurs, constructeurs, gestionnaires, architectes...). Tous devraient travailler ensemble en raison de l'interdépendance des liens du système complexe de la ville à créer. Six croquis de la ville nouvelle sont inclus dans cet article que J.J. Deluz clôture par la formulation d'une série de questions

posées à tous les intervenants impliqués dans la vie future de la ville, habitants y compris.

Dans la ville d'Annaba prise comme lieu d'application, Z. Boumaza aborde le sujet de la '*bazardisation de la ville algérienne*' et les affrontements de diverses logiques d'acteurs concernés par la tertiairisation urbaine des villes née de l'*infita* économique du pays : puissance publique, 'investisseurs', *trabendistes*... Naturellement, nous assistons à une recomposition du marché au sein même des quartiers annabis dans laquelle les projets publics sont exclus ; bien plus, cette situation, assise depuis 1994, dévoile '*une bazardisation à l'orientale des villes algériennes*' (p. 178) ; c'est dire enfin que '*le devenir de la ville... disputé entre pouvoir privé qui fait la ville (encouragé par les nouvelles données) et pouvoir public en crise*' (p. 192), apparaît problématique car manquant de cohérence.

Dans le champ couvert par le patrimoine architectural et l'aménagement urbain, S. Benali et S. Hammache posent la façon de faire pour intégrer le patrimoine matériel dans le projet d'aménagement de la ville intermédiaire de Cherchell (24 000 habitants en 1998). Dans des cas de cette nature caractérisée par un patrimoine matériel de grande valeur, de nouveaux instruments d'aménagement urbain restent à élaborer en raison de l'inefficacité des outils disponibles actuellement ; ainsi, devant les impacts sommaires supposés, la création d'un parc archéologique protégé dans le périmètre urbain serait un objectif recherché dans les cités dont le passé historique riche peut constituer une ressource profitable.

Faisant partie de l'histoire de Constantine, l'étude de deux places qui possèdent une symbolique certaine en raison de leur situation géographique au sein de l'espace central de la ville, élaborée par M. et Y. Foura, nous réconcilie avec un genre de recherche peu pratiqué encore en Algérie. En effet, la démarche appliquée replace d'abord dans l'histoire urbaine coloniale les grands aménagements (percées de voirie, réalisation d'édifices, restructuration des quartiers centraux...) ; ensuite, elle met en relief le rôle prégnant de l'urbaniste durant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans la mesure où la configuration du Rocher (quartier européen) et de la médina semble avoir réussi, car cet ensemble urbain et fonctionnel résiste encore à l'épreuve du temps ; enfin, la microanalyse faite des deux célèbres places de la métropole de l'Est algérien que sont la Place de la Brèche (Place du 1<sup>er</sup> novembre 1954 actuelle) et la Place de la Pyramide (Place Amirouche actuelle) donne au lecteur un aperçu fertile de la position stratégique et fonctionnelle des deux places dans la fabrication de nouveaux tissus urbains en Algérie. Allant au-delà de l'occultation volontaire d'un urbanisme colonial réfléchi et efficace de la part des

concepteurs et des décideurs, les deux auteurs soulignent à juste titre que *‘ les ingénieurs du Génie de la colonisation française ont donné beaucoup d’importance à l’espace public... visant à la mise en place de l’espace conquis et en particulier aux places et à leurs équipements, comme produits... d’une stratégie et d’un enjeu de la colonisation liés au contrôle territorial et à la représentation idéologique ’* (p. 321). La clarté de ce genre d’approche portant sur des multiples aspects des deux places (tracés géométriques, description géographique, typo morphologie du bâti, implantation des grands équipements structurants, façades, mobilier urbain...) qui mettent en relief la forte centralité de la Place de la Brèche et secondairement celle de la Place de la Pyramide, est correctement complétée par une illustration jumelée de cartes, relevés et photographies. Réfutant bien des clichés entretenus çà et là, les deux auteurs reconnaissent que *‘ dans un tissu urbain médiéval, les constructeurs français ont réussi à s’intégrer dans la vieille ville, en réalisant une modernisation matérialisée par l’achèvement de trois percées ainsi que par la rénovation de la partie Sud-ouest, c’est-à-dire la Place de la Brèche ’* (p. 330).

Enfin, au-delà de ce débat scientifique et de ses apports à une meilleure connaissance du fonctionnement urbain, la confection de ce double numéro de cette revue portant sur les villes algériennes méritait tout de même une sorte de synthèse complétée par une brève bibliographie sélective récente et mérite surtout par une large diffusion en Algérie même.

**Abed BENDJELID**

**Horizons universitaires, Université Mohammed V-Souissi  
Octobre 2007, Vol.3, numéro 4**

La revue scientifique de l’université Mohammed V-Souissi a consacré son numéro spécial du mois d’Octobre 2007, coordonné par Mostafa Hassani Idrissi aux actes du colloque international, organisé en septembre 2004 autour du thème : *« Rencontre de l’Histoire et rencontre de l’Autre. L’enseignement de l’histoire comme dialogue interculturel »*.

L’introduction rappelle la problématique du colloque, les axes autour desquels se sont articulés les travaux, ainsi que les thèmes des trois ateliers. Dans sa conférence inaugurale, Mohammed Kenbib pose le problème des minorités ethno-religieuses et des enjeux de l’histoire, émettant l’hypothèse selon laquelle l’apprentissage de l’histoire est de nature à éclairer les profondes mutations que connaît la planète et de contribuer ainsi à atténuer la part d’irrationnel dans la perception que les

peuples se font de leur devenir dans un monde unipolaire et apparemment de plus en plus violent. Certes, pendant longtemps le manuel d'histoire était un instrument de l'Etat-Nation pour structurer et contrôler la formation des identités individuelles et collectives des jeunes générations. On a appris aux jeunes ce que signifie, nous“, ce que signifie „les autres“. On a transmis une identité historique sanctionnée officiellement par l'Etat. On a construit – par le biais de l'enseignement de l'histoire – une image (souvent positive) de soi, de son peuple, de sa nation. Cette image pouvait gagner tout son profil en la contrastant avec une image de l'autre, c'est à dire une autre nation, une autre religion etc. La construction de schémas ami / ennemi, la formation et corroboration de clichés et de préjugés a fait l'objet de beaucoup d'analyses historiographiques.

La première partie, regroupant cinq contributions, porte sur l'ethnocentrisme et la perception de soi. Le premier texte de la série, signé par George D. Wrangham et intitulé : « *Ethnocentrism and the Challenge of coping with the Other* » soulève la question de la prévention des conflits entre les peuples et des guerres entre les Etats, dans toute perspective de rencontre avec l'autre. Marianna G. Mouraviera, analysant une série de manuels, dits de nouvelle génération, met en exergue les éléments constitutifs de l'identité nationale russe, devenus particulièrement importants dans la vision créatrice du futur. « La représentation de soi masculin et de l'autre féminin dans l'éducation historique » se trouve au centre du débat amorcé par Maria Repoussi. Passant en revue quelques manuels grecs d'histoire, l'auteure conclut à l'existence d'un système binaire gardant dans des sphères séparées, opposées et hiérarchisées les hommes et les femmes. Une approche du nouvel ethnocentrisme est réalisée, à travers les programmes et manuels en France, par Marie-Christine Baquès qui s'interroge sur la capacité de l'histoire scolaire à répondre au défi de l'éclatement des identités. *In fine*, Eva Taboada et Frida Diaz Barriga font un état des connaissances en didactique de l'Histoire et des sciences sociales au Mexique, soulignant que les progrès observés dans le domaine de l'éducation multiculturelle ne sont pas dus essentiellement aux initiatives prises par les autorités éducatives mexicaines.

La deuxième partie, rassemblant cinq textes, s'articule autour des stéréotypes et de la perception de soi. Elle débute par un texte d'Antonio Brusa sur l'Afrique, la Méditerranée et le monde arabe dans l'enseignement de l'histoire antique et médiévale italienne qui laisse comprendre que les programmes ont été et sont essentiellement eurocentriques, transmettant une tradition judéo-chrétienne, sans aucune

ouverture interculturelle. La seconde contribution de cette série, signée par Mostafa Hassani Idrissi, se veut une étude de deux figures d'ethnocentrisme à travers deux exemples: ceux de l'Europe et de De Gaulle dans les manuels d'histoire. L'auteur montre dans les deux cas que *l'autre* européen est appréhendé en tant que civilisation et en tant qu'acteur historique. Des manuels d'histoire au Maroc à l'image du Maroc dans les récits de voyage allemands de 1880 à 1915 avec Susanne Popp qui souscrit à la thèse selon laquelle l'enseignement de l'histoire en Allemagne attribue trop peu d'importance aux ambitions coloniales de l'Empire allemand. L'image de l'Afrique est étudiée successivement d'un côté par Agnès Fisher-Dârdai et Zsuzsa Mészáros-Császár dans les livres hongrois d'histoire et de géographie et d'un autre côté par Daniel Vincent et Moser-Léchet dans les livres suisses d'histoire qui concluent de façon quasi-similaire quant à l'unilatéralité de cette image.

La troisième et dernière partie, la plus dense, présente onze contributions portant sur les rencontres, les expériences actuelles et les suggestions pour le futur. Les concepts de reconnaissance/compréhension, de réconciliation, d'approche multiculturelle, d'enseignement transculturel, sont interrogés tour à tour. Ce qui est mis en exergue c'est que les pratiques quotidiennes dans l'enseignement, dans les médias et dans la vie politique semblent encore souvent fidèles à des perceptions nationales, voire nationalistes. Il n'est pas facile de se libérer de la carapace d'une fixation mono-nationale. L'enseignement de l'histoire aussi est resté largement imprégné par le paradigme national. Ceci s'explique en partie par la formation exclusivement mono-nationale des enseignants et par la dominance d'outils didactiques conçus pour un marché national et conformes aux programmes nationaux.

Voici un numéro complètement dédié à la didactique de l'histoire qui apporte de nombreuses réponses non seulement aux didacticiens mais également aux enseignants préoccupés par le processus d'apprentissage et l'intégration des savoirs en classe.

**Aïcha BENAMAR**